

Présentation

Leur parole teste notre liberté

Anne-Marie Guérineau

Numéro 55, mars-avril-mai 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Guérineau, A.-M. (1994). Présentation : leur parole teste notre liberté. *Nuit blanche*, (55), 2-2.

Leur parole teste notre liberté

Il y a Salman Rushdie, emprisonné par la haine depuis cinq ans.

Il y a Taslima Nasrim du Bengale qui prend partie contre l'oppression des femmes, menacée de mort elle aussi.

Il y a Rexhep Qosja du Kosovo, privé de ses droits dont les livres sont interdits.

Il y a Ismaïl Kadaré qui n'a été longtemps publié qu'en traduction.

Il y a Naoual el-Saadaoui, romancière égyptienne qui figure sur une liste noire.

Il y a eu Soljenitsyne d'U.R.S.S., Nazim Hakmet de Turquie et l'armée des dissidents partout dans le monde.

Il y a eu les nombreux Pablo Neruda (Chili) qu'on a isolés, les Reinaldo Arenas (Cuba) qu'on a exilés.

Il y a eu Mikhaïl Boulgakov et avec lui tous les écrivains dont les manuscrits se sont retrouvés « dans les archives littéraires du KGB¹ ».

Il y a eu Farag Fouda d'Égypte et Tahar Djaout d'Algérie abattus par le Jihad islamique.

Il y a... Il y a eu... tous ceux dont personne n'a parlé, de tous les temps et de tous les continents, dont on a étranglé la voix.

Pourquoi? Sans raison? Mais non! Les raisons, elles sont évidentes. « [...] faire de sa langue une patrie² » (Ismaïl Kadaré), n'est-ce pas la dissidence absolue? La parole est dangereuse et la tentation de la faire taire, *dans certains cas, pour le bien de tous*, est en chacun de nous. « La plaie causée par la plume fait beaucoup plus de mal que celle du couteau, [...], elle ne cesse jamais et ne s'oublie pas² », écrit Rexhep Qosja. « [...] c'est un jeu d'enfant de démontrer que tous les écrivains, sans exception, ont été — et, donc, risquent d'être — coupables² », lui répond Philippe Sollers; ce qui rend la littérature « éternellement suspecte », écrit-il, c'est le pouvoir qui est le sien d'apprendre à lire. « Savoir lire, c'est vivre le monde, l'histoire et sa propre existence comme un déchiffrement permanent. Savoir lire, c'est la liberté². »

Voilà donc la menace, bien réelle, à laquelle s'attaquent les pouvoirs. De façon claire, coléreuse, agressive, meurtrière, mais le plus souvent de façon insidieuse. Il suffit aux idéologies sectaires, aux fanatismes, aux intégrismes, de manipuler quelques voix, d'en corrompre d'autres, mais, plus efficace encore, il leur suffit de créer le désert autour de la parole, de la tarir à la source, de trahir l'héritage de la pensée libre en bloquant les courroies de transmission. Le meurtre de l'intelligence, le Cambodge l'a connu, et combien d'autres au cours des âges et en notre temps. Maintenant il emprunte d'autres masques, d'apparence moins menaçants et d'autant plus pervers; ils ont nom : économie, progrès, science.

Mais les sociétés seront-elles jamais au clair avec les questions de censure? Quand le citoyen refuse de se laisser endoctriner ou bafouer par certains écrits et se croit la liberté de les remettre en question, se retrouve-t-il censeur de ce fait? Entre rejeter toute censure et laisser le champ libre aux choix mercantiles, aux impératifs publicitaires, aux intérêts personnels ou corporatistes qui s'exercent dans nos sociétés, où s'installe la vigilance avisée, où commence l'intolérance? Sachant ce que nous savons aujourd'hui, et si nous avions pu l'empêcher, aurions-nous laissé circuler *Mein Kampf*?

Revenons à Salman Rushdie et reprenons le texte de la charte qu'il proposait, comme président, au Parlement international des écrivains créé en juillet 1993. « [...] ce n'est pas l'art qui est faible, ce sont les artistes qui sont vulnérables. La poésie d'Ovide survit; la vie d'Ovide fut misérable à cause des puissants. La poésie de Mandelstam est toujours vivante; le poète fut assassiné par le tyran qu'il osa nommer. Aujourd'hui, de par le monde, la littérature continue de s'opposer à la tyrannie — pas de manière polémique, mais en déniait son autorité, en allant son propre chemin, en déclarant son indépendance³. » ■

Anne-Marie Guérineau

1. *Lire*, n° 219, décembre 1993.

2. *Le Monde*, 11 février 1994.

3. *Libération*, 10 février 1994.